

ARCTOS

ACTA HISTORICA
PHILOLOGICA PHILOSOPHICA
FENNICA

EDENDA CURAVERUNT

EDWIN LINKOMIES

UNO HOLMBERG-HARVA

J. E. SALOMAA

GUNNAR SUOLAHTI

VOL. I • 1930

HELSINKI

L'ÉTUVE FINNOISE

par

GUNNAR SUOLAHTI.

1.

L'étuve est la sœur jumelle de la salle.¹ L'une et l'autre proviennent de la chambre souterraine, voire de l'étuve souterraine, qui servait de logement d'hiver dans la Russie du sud-ouest vers 912 et que décrit le voyageur arabe Ibn-Dasta. C'était une cave à toit conique creusée dans le sol, et on la chauffait à l'aide de pierres chaudes. «Lorsque les pierres sont très chaudes», raconte Ibn-Dasta, «ils versent de l'eau sur elles et il s'en dégage de la vapeur qui chauffe la chambre à tel point qu'ils enlèvent leurs vêtements. C'est dans ce logement qu'ils vivent jusqu'au printemps». Il ne dit rien du bain, mais cet abri souterrain aurait aussi bien pu être une étuve qu'une salle.²

En Suède³ et en Finlande aussi, durant des siècles, le logement fut ou l'étuve ou la salle. Herkepaeus⁴ raconte qu'à Hauho, en 1756,

¹ La salle est, actuellement encore en Finlande, la pièce où logent et travaillent les paysans, avec leurs domestiques. Elle avait, pour le chauffage, un poêle sans cheminée, tout comme l'étuve.

² D. A. Khvolson, Извѣстія о Хозарахъ, Буртасахъ, Болгарахъ, Мадьярахъ, Славянахъ и Руссахъ Ибнъ-Даста (Notices sur les Khasars, les Bourtasses, les Bolgars, les Magyars, les Slaves et les Russes chez Ibn-Dasta). St. Pétersbourg, 1869, p. 32—33. (Ibn-Dasta N. 8).

³ G. O. Hyltén-Cavallius, Wärend och Wirdarne (Värend et Viridians), II, Stockholm, 1868, p. 171 et suiv.

⁴ Kalm et Herkepaeus, Historisk och oekonomisk beskrifning öfwer Hauho Sokn uti Tavastland (Description historique et économique de la commune de Hauho dans le Tavastland), Abo, 1756, p. 67.

l'étuve n'était séparée de la maison que dans bien peu de fermes, car habituellement on se baignait dans la salle qui était du reste construite à la manière d'une étuve. Selon Wetterhoff¹, c'était encore l'usage au début du XIXe siècle dans la région de Asikkala. Et c'était dans leur salle que les frères de Jukola (dans le roman *Les Sept Frères*, par Aleksis Kivi, traduit en français) prenaient leur bain en cette fatale nuit de Noël où leur cabane fut réduite en cendres. Mais même lorsque l'étuve et la salle étaient distinctes, on les aurait reconnues comme sœurs. En effet, dans l'une et l'autre, il y avait un fourneau presque identique, et souvent la salle était munie, près du toit, d'une estrade où l'on dormait. Il arrivait aussi que la salle fût toute embuée, lorsqu'on y faisait bouillir l'eau pour le bétail, et il y régnait la même chaleur que dans l'étuve. Rien d'étonnant donc à ce qu'on n'y portât que peu de vêtements. Kiechel², qui visita en 1586 les étuves enfumées de la Suède centrale, raconte que les fermières, les enfants et les servantes qui n'étaient pas aux travaux en plein air, y restaient en chemise. Il en était de même en Finlande au XVIIIe siècle. Le capitaine suédois Ugglä³ s'étonnait, au temps de la guerre de Gustave III, du manque de pudeur des habitants des salles du Savo; la nuit, ils dormaient entièrement nus, selon l'usage qui avait été général dans toute l'Europe au moyen-âge. Et pendant les longues siestes dans la chaleur moite de la salle, on paressait, comme dans un semi-engourdissement. Dans toute l'existence hivernale de la salle, on trouvait l'atmosphère nonchalante de l'étuve.

Le passage brusque entre le chaud et le froid appartenait aussi aux traditions des habitants de la salle. Sur l'estrade, près du toit, la température pouvait atteindre une trentaine de degrés, tandis que sur le plancher elle était voisine du point de congélation. L'on aimait à s'asseoir près de la fenêtre ouverte, quand dehors le froid crépitait et qu'à l'intérieur il régnait la même chaleur que dans une étuve; en sortant, on ne prenait sur soi que quelque harde.

¹ Finska hushållningssällskapets handlingar (Publications de la Société économique de Finlande), II, Abo, 1807, p. 293.

² En resa genom Sverige år 1586 (Un voyage en Suède en 1586), Stockholm, 1897, p. 29.

³ Svenska litteratursällskapets i Finland förhandlingar och uppsatser (Comptes rendus et mémoires de la Société de littérature suédoise de Finlande), 17, Helsingfors, 1904, p. 368—369.

On a eut donc qu'à préciser un brin les coutumes de la salle pour parvenir à celles de l'étuve. On ne manquait certes pas de motifs pour se laver ni pour se battre avec les verges: selon le témoignage unanime des témoins, tout était fort sale et noirci dans ces vieilles salles enfumées. La volaille, les porcs, les veaux, voire les chevaux y logeaient avec les gens, et la vermine y pullulait. »Comme les hommes et les bêtes vivent ensemble», raconte Kiechel¹ au sujet de ses expériences en Suède, »on peut deviner combien l'air y est délicieux, car les odeurs ne se dissipent que si l'on ouvre la porte. Le visiteur s'y rassasie de puanteur plus qu'il ne le fait d'un excellent repas». Pour comble, les goretts lui avaient léché le visage pendant la nuit! En Finlande, la saleté était peut-être encore plus grande, car en 1555 l'air vicié des salles enfumées de la région de Viipuri avait attiré l'attention particulière du souverain². Même au XVIIIe siècle, nos conditions de logement n'étaient guère meilleures. Une puanteur insupportable, hommes et bêtes pêle-mêle, soit sur les bancs, soit sur le plancher, un fourmillement de cafards, des grillons et des cafards morts dans les baquets à lait et dans les soubières, — telle est l'image générale des salles du Häme³. En outre, on rentrait des écobuages et des travaux de battage dans la grange, couverts de sueur, de suie et de saleté, avec un pressant besoin de nettoyage. C'est avec raison que Sirelius a relevé que l'agriculture à écobuage a provoqué le besoin d'une étuve.⁴

Il est d'autre part certain que les démangeaisons et les eczèmes causés par la saleté et par la vermine ont rendu indispensable ce besoin d'une étuve. Dans les pays en bordure de l'Europe centrale et orientale, on avait l'habitude antique de guérir les maladies de la peau à l'aide d'une forte chaleur. C'est ainsi qu'en Hongrie et en Styrie, on plaçait le malade dans un four à pain chauffé et qu'on l'y laissait aussi longtemps qu'il le supportait. Puis on le lavait avec

¹ Op. cit. p. 6.

² Arwidsson, *Handlingar* (Documents), IX, Stockholm, 1857, p. 186.

³ Kortt *afhandling om några hos allmogen och menige man i Finland inrotade missbruk* (Court exposé sur certains abus enracinés dans le peuple et les paysans de Finlande), § 7, Ms. de la Bibl. de l'Univ. de Helsingfors.

⁴ U. T. Sirelius, *Suomen kansanomaista kulttuuria* (La culture populaire de la Finlande), II, Helsinki, 1921, p. 171.

de l'eau d'écorce ou avec de l'huile à brûler et on le mettait au lit. Donc, de la chaleur et un dégrassage énergique, dans un four à pain, qui, dans les conditions primitives, servit aussi d'étuve, comme on le sait. Le procédé était pour le moins aussi rigoureux que dans l'étuve la plus énergique. En outre, au moyen-âge, on croyait généralement que les rameaux de bouleau, soit jonchant le plancher, soit noués en faisceaux, étaient un excellent moyen de lutte contre la vermine. Au XVIIe siècle encore, le prêtre Praetorius raconte que les Lithuaniens recouraient à l'étuve expressément pour se débarrasser de la vermine. On pourrait donc comprendre que les habitants des salles crasseuses eussent recherché l'étuve pour y chasser leur vermine, comme on délivre le bétail tourmenté par les moustiques.¹ Il est licite de considérer que le but primitif de l'étuve fut de supprimer les tourments et les maux qui s'étaient abattus sur le corps humain.

2.

Mille ans après J.-C., l'étuve était déjà d'un usage général en Russie, et si bien enracinée dans la vie populaire qu'on la mentionnait même dans les légendes héroïques et religieuses. C'est dans une étuve qu'en 945 la princesse Olga de Kiev tua les nobles de la fière tribu des Drevliens, pour venger la mort de son mari. Feignant l'amitié, elle les invita chez elle, fit chauffer l'étuve avant de les recevoir et y mit le feu. Une vieille légende raconte que lorsque l'apôtre André se rendit de Sinope à Rome, il parvint dans les parages de Novgorod et y rencontra un peuple qui connaissait l'étuve. »Je vis», aurait-il raconté, »des étuves construites en poutres et qu'on chauffait énormément, puis on se mettait entièrement nus, on versait de l'eau d'écorce sur sa tête, on prenait un paquet de rameaux frais et on s'en frappait continuellement le corps, jusqu'au moment où on sortait en rampant et tout essoufflés. Ensuite on s'aspergeait d'eau fraîche, et on reprenait haleine. — Ils agissent ainsi chaque jour, sans y être obligés par personne. Ils s'y soumettent d'eux-mêmes, seulement pour se laver, et nullement pour se tourmenter». En Russie, l'étuve avait ainsi une tradition ancienne et populaire.²

¹ O. v. Hovorka et A. Kronfeld, *Vergleichende Volksmedizin*, I, Stuttgart, 1908, p. 70—71.

² *Nestorskrönikan* (Chronique de Nestor), trad. suédoise de A. Norrback, Stockholm, 1919, p. 38.

A partir de cette époque, l'Europe orientale semble avoir été la terre promise des étuves, et pendant des siècles on s'y baigna selon un rite immuable. Dans son voyage en Russie en 1634—1635, Olearius trouva des étuves de l'Esthonie et de l'Ingrie jusqu'à Astrakhan. «Ils supportent une chaleur violente», dit-il, «reposent en sueur sur des bancs, font entrer la chaleur dans leurs corps en se battant avec des rameaux, et se frottent avec ceux-ci (ce que je ne pus supporter). Et lorsqu'ils sont rouges de chaleur et épuisés, et qu'ils ne peuvent plus rester dans l'étuve, ils sortent tout nus, les femmes comme les hommes, s'aspergent avec de l'eau froide, et même en hiver se roulent dans la neige et s'en frottent la peau, comme si c'était du savon, puis ils regagnent l'étuve chaude». Les habitudes de l'étuve étaient donc très rudes dans ces régions, et elles exigeaient un grand endurcissement. Plus on allait vers le nord, plus elles étaient sévères. Olearius loue tout particulièrement l'endurance des Finnois.

Cet endurcissement se combinait avec la plus grande impudeur entre les sexes. C'est du reste courant partout où tous les gens habitaient et dormaient dans les mêmes grandes cabanes. Et même dans les bains des villes régnait alors un état presque paradisiaque. A Astrakhan, il existait à la vérité des sections distinctes pour les hommes et pour les femmes, mais elles étaient reliées par une porte qu'on franchissait sans se gêner; les femmes venaient retrouver leur mari, parfois en cachant leur sexe avec un paquet de rameaux, parfois sans aucun voile. Et devant les bains de Moscou, on apercevait des hommes et des femmes en train de prendre l'air en costume d'Adam et d'échanger des obscénités avec les passants.¹

On doit cependant admettre que dans l'Europe du nord et du centre l'étuve a aussi une origine très ancienne. En Scandinavie, depuis des temps immémoriaux, le dernier jour de la semaine, le samedi, utilisé toujours et partout comme jour de lavage, s'appelait «jour de bain» (laugardagr). En lui-même, ce terme n'indique rien au sujet du genre du bain. Mais Tacite déclare expressément que les vieux Germains préparaient des bains chauds, ce qu'il déclare du reste être une coutume dans les pays au climat froid. Et si l'on peut admettre sans autre une vieille étymologie du haut allemand, le

¹ Adami Olearii colligirte und viel vermehrte Reise-Beschreibungen, Hamburg, 1696, p. 105 et suiv.

mot »stufa» ou »stupa», qui prit plus tard le sens de chambre d'habitation et qui passa avec cette acception dans les langues des peuples slaves et finnois, aurait désigné à l'origine précisément l'étuve. C'est ainsi que l'étuve de l'Europe septentrionale et centrale pourrait rivaliser en ancienneté avec celle de l'Europe orientale, voire même l'emporter sur elle. Quoi qu'il en soit, par son essence même, l'étuve est un produit du rude climat du nord.¹

Si même l'Europe centrale a formé le territoire ancien de l'étuve, celle-ci n'y atteignit sa floraison proprement dite que dans la seconde moitié du moyen-âge. C'est peut-être une conséquence du développement des relations avec l'Orient, vers les pays slaves. L'introduction dans l'Allemagne du nord et de l'est d'un nouveau terme d'origine slave (turniza) pour désigner l'étuve, semble bien s'y rapporter. Mais d'autre part, la florissante culture de l'étuve porte l'empreinte de l'époque des croisades, de la chevalerie et de l'opulente vie citadine. Il existait alors de grandes étuves dans maintes villes de l'Europe centrale; on mentionne surtout celles de Francfort.² C'est le samedi qui était le jour du bain; dès l'aurore, des hérauts parcouraient les rues en annonçant l'heure de l'ouverture des étuves; l'impudeur y était grande aussi, toutefois pas comparable à celle qui sévissait en Russie. Les gens se rendaient à l'étuve fort légèrement vêtus, les étuvistes femmes s'affairaient en chemise et il semble bien avoir existé des bains communs pour les deux sexes. Il en était de même à Paris aussi, au début de l'usage des étuves. Les crieurs de 26 étuves différentes vantaient en vers les mérites de leurs étuves; les femmes se baignaient de bonne heure le matin, les hommes tard dans la soirée.³

Quant aux coutumes, on retrouve partout les mêmes traits. Deux miniatures du XVe siècle montrent comment des étuvistes femmes lavent la tête du roi Wenceslas de Bohême et lui frottent les bras, tandis que le roi se voile avec un faisceau de verges.⁴ Le nouvelliste bavarois Seifried Helbling décrit en détail au XIIIe siècle comment

¹ Moritz Heyne, *Das deutsche Wohnungswesen*, Leipzig, 1899, p. 45.

² G. L. Kriegk, *Deutsches Bürgerthum im Mittelalter*, II, Frankfurt, 1871, p. 11 et suiv.

³ Alfred Franklin, *La vie privée au temps des premiers Capétiens*, II, Paris, 1911, p. 201 et suiv.

⁴ Alwin Schultz, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*, Leipzig, 1889, p. 227.

un domestique le déshabille pour le bain et lui donne un paquet de branches, comment il trouve dans l'étuve d'autres baigneurs, comment l'étuviste lui présente un seau d'eau tiède et le masse comme s'il avait été un coureur.¹ Puis on jette deux baquets d'eau sur le fourneau chaud; l'étuve devient obscure, car on bouche les ouvertures, afin qu'on transpire mieux. Enfin, on rince les baigneurs avec de l'eau de lessive, on les frotte avec le faisceau de bain, on nettoie la barbe et les cheveux, puis au moment où l'on franchit la porte pour sortir, on vous verse de l'eau froide sur la nuque. On employait aussi des casquettes de bain en paille, le plancher était lavé et les bancs nettoyés. Donc, alors déjà, une culture de l'étuve fort élevée.

3.

Mais cela ne cadrerait pas avec les conceptions ascétiques de l'Eglise catholique. Par contre, l'étuve répondait certainement aux exigences médicales de l'époque. En effet, selon les conceptions médicales représentées par les grands maîtres de l'antiquité, Hippocrate et Gallien, et générales au moyen-âge, les maladies provenaient de perturbations d'équilibre dans les humeurs du corps; en d'autres termes, de troubles dans l'assimilation qui corrompaient les humeurs, y provoquant de la chaleur ou du froid, de l'humidité ou de la sécheresse. La médecine se proposait donc de rétablir l'équilibre rompu. La règle était qu'on combattait l'excès de chaleur des humeurs par le froid, et vice-versa; l'excès de sécheresse par l'humidité, et vice-versa. Cette méthode simpliste conduisit à des procédés dont le but était d'expurger les humeurs corrompues, afin que la nature pût plus rapidement les remplacer par des humeurs nouvelles et saines. Pour rendre le traitement plus efficace, les méthodes étaient radicales et violentes. A côté de l'eau et de l'air chaud ou froid, on recourait, comme à des panacées universelles, à la transpiration, à la saignée et au ventousage, — chaque fois en quantité considérable et coup sur coup.² Et l'on trouvait tout cela dans les étuves du moyen-âge: lorsque les barbiers avaient acquis une étuve, celle-ci devenait aussi un lieu où l'on rasait, taillait les cheveux, coupait les ongles, arra-

¹ Hovorka et Kronfeld, *Vergleichende Volksmedizin* I, p. 47—48.

² Troels-Lund, *Sundhedsbegreber i Norden i det 16 Aarhundrede* (Conceptions hygiéniques dans le Nord), København, 1900, p. 126 et suiv.

chait les dents, posait des ventouses et donnait la saignée. Les médecins parlant latin ne reconnaissaient pas ces gens comme des confrères; et le grand public les méprisait aussi, puisqu'on rangeait leur métier parmi les professions viles et que les gens respectables refusaient d'avoir des relations avec eux.¹ Mais ils étaient tout de même des guérisseurs, et les étuves, des hôpitaux populaires. Et comme on croyait que les phases de la lune et la position des étoiles exerçaient une grosse influence sur les humeurs du corps humain, on prenait bien garde de ne pas aller à l'étuve pendant une phase défavorable de la lune ou sous une constellation hostile, ni de se faire poser des ventouses ou couper les cheveux. Les almanachs des XVI^e et XVII^e siècles indiquent à part les jours propres à aller à l'étuve. Dans la préface de son Livre de Prières, l'évêque finnois Agricola en tient aussi compte, et il conseille par exemple de se rappeler le proverbe latin suivant, sous le signe du Bélier:

Non minuas Cephalicam. — Non radas barbam. — Non tangas venam pro auribus. — Sed in balnea tutius intres.²

Mais à la fin du moyen-âge, ces méthodes n'étaient cependant plus les seuls moyens employés. D'autres remèdes étaient venus leur faire concurrence: l'eau-de-vie, avec son nom typique, le merveilleux thériaque, et une foule d'épices et de simples. Il semble bien que, durant les derniers siècles du moyen-âge, on se soit spécialement habitué à confectionner des baumes de tout genre, des poudres et des onguents, différents pour chaque maladie, avec tous les produits qu'on trouvait dans la nature, qu'ils fussent du règne animal, végétal ou minéral. Il se peut que ce soit une influence des Arabes, selon la doctrine desquels les maladies provenaient de substances étrangères nuisibles introduites dans le corps et pour chacune desquelles il fallait trouver l'antidote approprié. C'est alors qu'on commence à trouver de grands dépôts de remèdes, les pharmacies, qui vinrent en vogue tout à la fin du moyen-âge et au début de l'ère moderne, et qui firent une vive concurrence à l'étuve.

Entre les mains de la gaie humanité de la Renaissance, les remèdes les plus à la mode ne tardèrent pas d'autre part à se transformer en moyens de jouissance. Les épices médicinales du midi servirent à

¹ Fr. von Hellwald, Kulturgeschichte, III, Leipzig, 1897, p. 613.

² Agricola, Rucousciria (Livre de prières), 1544, préface.

assaisonner le manger et le boire pour chatouiller le gosier; l'eau-de-vie donna l'ivresse; même les pharmacies devinrent des magasins de divertissement et d'amusement. Dans l'Europe occidentale et centrale, la rivale de la pharmacie, l'étuve, ne put pas non plus échapper à ce même sort. L'existence capitaliste, avec ses loisirs, son luxe, ses passions irréfrenées, facilita cette évolution. On commença à séjourner des heures dans les étuves, on y mangea, on y but de la bière, on joua aux cartes et on y dormit même. Le roi Jean de Danemark avait l'habitude, au cours de ses voyages, d'entrer dans les étuves des villes pour y vider un tonneau de bière avec sa suite; Christian IV y allait jouer aux échecs. Bien souvent, ces fêtes bruyantes dans les étuves se terminaient par des rixes, des disputes et des chutes. Et les personnes éveillées de la Renaissance commençaient déjà à y regarder l'autre sexe avec d'autres yeux que naguère. L'indifférence paradisiaque avait disparu de leurs regards. Dans les bains à la mode, les femmes se montraient avec des couronnes sur la tête et des bijoux autour du cou; on avait construit des tribunes pour les spectateurs oisifs.¹ C'est ainsi que les étuves devinrent des lieux de rendez-vous très en vogue, puis des repaires de vice et enfin des propagateurs de maladies contagieuses; elles étaient mûres pour la disparition dans les villes de l'Europe occidentale et centrale. On les persécuta à l'aide d'interdictions et de règlements, et les pharmacies les remplacèrent comme lieux de rendez-vous et de divertissement. A la fin du XVIIe siècle, elles avaient disparu.

En province aussi, elles s'étaient souvent transformées en cabarets malfamés. Le danger d'incendie leur causait aussi du tort. Mais le coup le plus sensible leur fut toutefois porté lorsqu'on en supprima, pour ainsi dire, la base: lorsque, dans les demeures des paysans, les fourneaux en pierre sans cheminée, furent remplacés par des poêles en briques ou en catelles.² L'évolution fut la même dans les pays scandinaves. Au Danemark, l'étuve semble avoir disparu au XVIIe siècle déjà, mais dans les maisons paysannes de la Suède, elle était encore en usage au XVIIIe siècle. L'habitude de l'étuve pour célébrer la veille de Noël est restée jusqu'à la seconde moitié du XIXe

¹ Gleichen-Russwurm, *Die gotische Welt*, Stuttgart, 1919, p. 287 et suiv.

² Heyne, *Das deutsche Wohnungswesen*, p. 298.

siècle en Suède dans certaines provinces éloignées, comme le Jämtland et le Värmland.¹

Les étuves ne subsistèrent que dans les conditions simples du nord et de l'est, où les coutumes libres de la Renaissance ne prirent pas pied. Elles y conservèrent aussi leur caractère rigoureux. Acerbi, que sa curiosité poussa à essayer d'une étuve paysanne au cours de son voyage en Finlande vers 1795, se retira précipitamment à cause de la chaleur étouffante; il chercha son thermomètre et constata une température de 75 degrés centigrade, ce qui le frappa d'un étonnement bien compréhensible. Hommes et femmes y restaient ensemble, selon la coutume traditionnelle, une demi-heure, voire une heure. De temps en temps, quelqu'un sortait reprendre haleine, même par le froid le plus violent. Il arriva parfois à Acerbi, lorsqu'il entra dans une ferme, tout grelottant de froid malgré sa pelisse, de voir des hommes nus sortir de l'étuve pour dételer le cheval, apporter du foin ou atteler de nouveau. La différence entre les 70 degrés de l'étuve et les 30 degrés de froid en plein air était donc de 100 degrés, soit supérieure à celle que l'homme peut supporter selon les expériences faites par le savant français Tillet.²

Les médecins et les économistes du XVIIIe siècle secouaient la tête en parlant de cette manie de l'étuve. Utilisée avec prudence et modération, l'étuve était admissible, selon eux, mais elle ne pouvait nullement être considérée comme une panacée. Dans son livre de médecine, qui fut beaucoup lu, Jean Haartman³ recommande encore l'étuve «aux malades maigres, secs et souffrant de la gravelle», car elle amollissait leurs membres; par contre, elle était dangereuse pour ceux qui étaient sujets à des inflammations et à des fièvres ou qui souffraient de maux de tête, d'asthme ou de quelque blessure. L'abus de l'étuve avait exercé une influence des plus pernicieuses sur la santé du peuple. C'est à ces abus, affirmaient d'autres médecins, que le peuple est redevable des maladies des yeux, des crampes, des abcès,

¹ Nils Keyland, *Julbröd, julbockar och Staffansång* (Le pain de Noël, le bonhomme Noël et le chant de la Saint-Etienne), Stockholm, 1919, p. 88.

² Acerbi, *Voyage au Cap Nord*, II, Paris, 1804, p. 73.

³ J. Haartman, *Tydlig underrättelse om de mäst gångbara sjukdomars kännande och motande* (Elucidation sur la connaissance et la guérison des maladies les plus courantes), Abo, 1765, p. 116.

du rétrécissement et du plissement de la peau, des rides, maux qui étaient propres en Finlande à tous les gens âgés. On attribuait aussi à l'étuve la mortalité infantile qui était fort élevée. On prétendait, sur la base d'évaluations, qu'en Finlande la mortalité parmi les enfants de moins de dix ans était deux fois plus grande que partout ailleurs dans le Royaume de Suède. Au point de vue de l'hygiène, l'étuve n'avait pas non plus une grande valeur: en effet, en sortant de l'étuve, les gens remettaient leurs vêtements sales, et même avant de se sécher, sur leur peau humide. Pour les esprits éclairés du XVIIIe siècle, l'usage de l'étuve n'était qu'un reste de la grossièreté du moyen-âge, contre laquelle il convenait de protéger les faibles au nom de la simple humanité. D'autant plus que l'étuve provoquait une mortalité infantile telle qu'elle compromettait l'accroissement de la population et de la main d'œuvre, condition indispensable de tout progrès, et qui ne pouvait être compensée par l'endurcissement du peuple à l'aide de l'étuve. Rien d'étonnant, dans ces conditions, qu'on ait songé à envoyer les gouverneurs et les pasteurs en guerre contre les étuves. Ainsi, l'œuvre commencée par la Renaissance libertine dans les grands pays civilisés fut achevée dans la lointaine Finlande par les esprits affinés de l'âge des lumières.¹

Mais le peuple illettré ignora presque entièrement ces tendances. Il éprouvait une vive méfiance envers les médecins et les pharmacies, dont le nombre n'était du reste pas bien grand. Il continuait à considérer l'étuve comme un hôpital; c'est là qu'on saignait, qu'on ventousait et qu'on coupait les cheveux. En Finlande orientale, on lavait même les cheveux à l'eau de lessive, comme aux temps de Seifried Helbling. De même que son vieux rival l'eau-de-vie, l'étuve était aussi un moyen de jouissance. Les bains étaient des plaisirs et des récréations de premier ordre, comme des oasis dans la grisaille de la vie quotidienne au sein des solitudes. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, on raconte que, durant le calme engourdissement hivernal, les besognes pendant les longues soirées dans les fermes du Haut-Satakunta se concentraient en majeure partie sur la prépara-

¹ Gadd, *Försök til en beskrifning öfver Satakunda häraders norra del* (Essai descriptif sur le nord des circonscriptions du Satakunta), Stockholm, 1751, p. 100. — *Tidningar utgifne af et sällskap i Åbo* (Journaux publiés par une société à Abo), 1776, n:o 10. — *Kortt afhandling om några — — missbruk*, § 5.

tion du bain dans l'étuve. Mais c'est pourtant en été que les bains étaient le plus importants. Selon Rudenschöld, on s'étuvait en Finlande vers 1730 en hiver chaque samedi, mais en été chaque jour; Gadd dit que dans le Satakunta, aux abords de 1750, on prenait un bain en hiver tous les deux jours, en été chaque jour. On indique parfois la raison de cette pratique assidue de l'étuve. C'est ainsi que les paysans assurèrent à Acerbi qu'ils ne pourraient résister aux travaux pénibles s'ils ne prenaient pas de bain. Selon leurs dires, l'étuve renouvelait leurs forces plus rapidement que le sommeil ou le repos. L'étuve ne débarrassait donc pas seulement le corps des maux qui s'y étaient installés, elle avait en même temps une force étrange, rénovatrice. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le peuple ait considéré l'étuve comme une sorte de sanctuaire. «Ce peuple entêté», dit un économiste de la fin du XVIIIe siècle en décrivant l'attitude des Finnois envers l'étuve, «relie le bain à la théologie même et considère l'étuve comme une espèce de sanctuaire».¹

4.

L'étuve créait une atmosphère de fête solennelle, et dès les temps les plus reculés elle fut en connexion avec les fêtes ou plus exactement avec la veille des jours fériés. Au moyen-âge déjà, c'est dans la vapeur du bain et au claquement des faisceaux qu'on accueillait les dimanches et les grandes fêtes de l'année. Dans l'Allemagne du moyen-âge, on cite spécialement les bains de la fête du printemps (Maibäder), qui avaient une action particulière et salutaire, et les bains de la Saint-Jean qu'on finit par interdire comme une survivance magique. En Suède et en Finlande aussi, de toute antiquité, l'étuve a fait partie du programme des fêtes de la Pentecôte et de la Saint-Jean, et aussi de celles de la Toussaint et même de Noël. On devait prendre le bain au crépuscule, avant le repas du soir.²

Dans toutes les grandes occasions, le bain constituait une des cérémonies, au même titre sûrement que le banquet et la beuverie. En Allemagne, au début de l'ère moderne, on prescrivit dans une loi

¹ Tidningar utgifne af et sällskap i Åbo, 1776, n:o 6. — Kortt afhandling, § 5.

² Kriegk, Deutsches Bürgerthum, p. 10. — Hyltén-Cavallius, Wärend och Wirdarne, II, p. 414 et suiv.

qu'il fallait chauffer l'étuve pour tous ceux qui voulaient aller communier.¹ La veille des noces, le bain des fiançailles appartenait également aux cérémonies nuptiales. Dans les étuves de l'Allemagne, on préparait alors un bain auquel on invitait la famille et les amis, et on donnait aux domestiques de l'argent pour aller se baigner ou encore on offrait un bain gratuit à tous ceux qui le désiraient.² En Suède aussi, le bain des fiançailles ne manquait pas non plus d'éclat. Olaus Magnus raconte comment la fiancée et ses amies s'y divertissaient en se régaland de vin ou de bière aromatisés avec de la cannelle, du sucre et des biscuits.³ Elles sortaient de l'étuve, la tête ornée de couronnes, mangeaient et dormaient ensemble, «cum eadem sponsa, quasi superis jam virginitatem suam dedicatura». Les cérémonies en connexion avec l'étuve nuptiale en Carélie et aussi dans la Finlande orientale comprenaient aussi le sacrifice de la tresse, symbole de la virginité, et les pleurs de regret sur la vie de jeune fille.⁴ Dans l'étuve, la fiancée sacrifiait donc symboliquement son être antérieur, pour recevoir son nouvel état.

L'étuve appartenait, tout comme aux noces, à la naissance et à la mort. C'est sûrement l'étuve qui est désignée par la «chambre de pierre» dans laquelle les vieilles chansons scandinaves racontent que les femmes allaient faire leurs couches. Ces chambres étaient probablement des cabanes en moellons à moitié creusées dans la terre, comme on en rencontre encore en Suède.⁵ En Finlande aussi, depuis les temps les plus anciens, l'étuve fut considérée comme indispensable pour les femmes en couches. On le constate entre autres dans le 50e chant de Kalevala qui raconte la naissance du Christ et dans lequel l'imagination populaire a transformé la crèche du Sauveur en étuve. Lorsque Marjatta, en proie aux douleurs de l'enfantement, demande à la femme de Ruotus une étuve où accoucher, cette dame fière et

¹ Heyne, *Das deutsche Wohnungswesen*, p. 298.

² Kriegk, *Deutsches Bürgerthum*, II, p. 227—228.

³ Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Romae, 1555, p. 528.

⁴ Hämäläinen, *Mordvalaisten, tšeremissien ja votjakkien kosintaja häätavoista* (Sur les coutumes de fiançailles et de mariage des Mordviens, des Tchérémisses et des Votiaques), Helsinki, 1918, p. 227.

⁵ Troels-Lund, *Dagligt Liv i Norden* (La vie quotidienne dans le Nord), København et Kristiania, s.d., VIII, p. 15 et sqq.

dure l'envoie dans l'écurie où l'haleine du cheval lui tiendra lieu de la vapeur de l'étuve. La pauvre implore le cheval, et le miracle se produit:

Et l'haleine du bon cheval
Remplâça la vapeur du bain,
L'eau lancée sur les pierres chaudes.

C'est ainsi que Marjatta fut secourue.

C'est donc dans l'étuve que les enfants voyaient pour la première fois la lumière du jour, sous l'aspect d'une pâle lueur entrant par l'ouverture de la lucarne. Et ils devaient aussitôt s'habituer à fond aux coutumes de l'étuve. Après les avoir battus avec les verges de bain, on leur versait de l'eau froide sur la nuque, tout comme aux adultes. Mais même à l'occasion d'une naissance, l'étuve avait ses visiteurs et ses fêtes. Le pasteur doyen Melartopaeus¹ raconte en 1787 qu'en Carélie une troupe effrontée et hardie de vieilles femmes se réunissait autour de la future mère pour lui enseigner comment l'accouchement pouvait être facilité à l'aide de procédés magiques, de sels magiques, ou en se ceignant de fils, en nouant des tilles, avec de la peau de serpent, etc. Dès que la délivrance est arrivée, survient une nouvelle bande pour féliciter l'accouchée et pour lui apprendre comment elle doit se protéger elle-même et aussi son enfant contre les forces mauvaises qui les menacent de toutes parts. »Pauvre enfant», disaient-elles, »tu n'es pas encore béni, le pasteur ne t'a pas encore donné la main pour te faire franchir le seuil de l'église; l'enfant n'est pas encore baptisé, ce qui n'est pas bien; puis ces sages visiteuses commencent à raconter ce qui est arrivé à telle et telle accouchée, quelle crise a eue celle-ci, et quelle peine soudaine cette autre; et comment elle serait déjà la proie de la mort si on n'avait pas recouru pour elle à ceci ou à cela, et elles se mettent à étaler toute la sagesse de l'étuve». L'accouchée de son côté leur offre à toutes de l'eau-de-vie, car elle craint, si elle ne le fait, que l'une d'elles ne lui jette le mauvais œil. Aussitôt après la naissance, en Finlande occidentale tout comme dans le territoire germanique, on célébrait une grande fête, à laquelle participaient toutes les commères accourues. En Allemagne, au moyen-âge déjà, cette fête prit un grand développe-

¹ Ad. Neovius, *Ur Finlands historia* (Récits de l'histoire de la Finlande), Borgå, 1890—1895, p. 882—883.

ment. En Scandinavie aussi, dès la fin du moyen-âge, on offrait aux parentes et aux amies invitées, ainsi qu'aux nombreuses commères, un plantureux repas bien arrosé.

Il semble même qu'une offrande ait fait partie de ces cérémonies de naissance dans l'étuve. Dans tout le monde, on crut jadis que l'eau du premier bain du nouveau-né avait une grande importance pour toute sa vie. C'est pourquoi on y plaçait des objets de toute sorte, afin que l'enfant acquît les qualités qu'on désirait. En Hongrie, par exemple, on mettait dans le bain de la fillette une aiguille, afin qu'elle apprît bien à coudre, ou du lait, pour qu'elle eût la peau blanche.¹ Pour un garçon, on choisissait des outils, afin qu'il devînt un bon travailleur. Un usage général était aussi de glisser de l'argent dans l'eau ou d'y placer une monnaie, tout comme dans les sources, pour solliciter le bonheur. Dans le Savo et en Carélie, on jetait l'eau sur le fourneau de plusieurs directions différentes et sur différents points du fourneau.² Pour que la fillette eût une taille élancée, il fallait, en la lavant, jeter l'eau d'abord sur le devant du corps, tandis que pour un garçon qu'on souhaitait vigoureux et robuste, on devait commencer par les épaules. Lorsque l'enfant était lavé, l'eau du bain devait soit être lancée contre le haut du mur, pour assurer à l'enfant une haute position, soit être versée dans un endroit écarté et sûr, afin que personne ne pût la souiller. On disait que si cette eau était souillée, la morale de la jeune fille s'en ressentait fâcheusement. Sa virginité était dans une connexion mystérieuse avec l'eau de ce premier bain.³

L'importance de l'étuve n'était pas moindre en cas de décès. Un bain dans l'étuve, avec accompagnement de formules et de rites, était la dernière ressource contre le danger. Il n'était naturellement pas question alors de banqueter, comme lors des bains de fiançailles ou de naissance; mais par contre il y avait un allégorique «repas de vapeur». Dans ses descriptions des anciennes coutumes populaires de la Finlande orientale, Häyhä raconte comment la vieille fermière

¹ v. Hovorka et Kronfeld, *Vergleichende Volksmedizin*, II, p. 638.

² Hämäläinen, *Ihmisruumiin substanssi suomalais-ugrialaisten kansojen taikuudessa* (La substance du corps humain dans la magie des peuples finno-ougriens), Helsinki, 1920, p. 90 et sqq.

³ Kirjallinen Kuukaus-lehti, (*Revue mensuelle littéraire*), Helsinki, 1871, p. 214.

de Niemelä mangea de la vapeur sur son lit de mort dans l'étuve. Sa petite-fille lui mit un quignon de pain dans la main, fit le tour de l'étuve en portant un baquet d'eau, jeta de l'eau sur le poêle par dessus le seuil de l'étuve, puis demanda: »Grand'mère, que manges-tu?», et celle-ci répondit, en grignotant son pain: »Je mange de la vapeur». Mais lorsque les cérémonies dans l'étuve ne donnaient aucun résultat, même pas après qu'on eut tout exprès fait venir un rebouteur pour jeter l'eau sur le poêle, on considérait que la maladie était mortelle et on appelait le pasteur pour donner la communion au mourant.¹

Mais si l'étuve ne pouvait plus assister le mourant, elle était pourtant nécessaire au défunt. Au moyen-âge, en Allemagne et en Scandinavie en tout cas, il était d'usage de prescrire dans son testament qu'on préparât des bains gratuits pour les pauvres de la région: c'étaient les »bains pour l'âme». Il y avait aussi à cette occasion un repas arrosé de bière, qu'on prenait parfois dans l'étuve; le jour de ce bain pour l'âme était d'ordinaire l'anniversaire de la mort. Mais parfois il y en avait plusieurs durant l'année, voire dans certains cas tous les quinze jours. A Munich, en 1827 encore, de nombreuses corporations organisaient en période de jeûne des bains pour l'âme de tous leurs membres défunts.² En Finlande aussi, ces »bains pour l'âme» étaient jadis courants. Ils se rattachaient à la fête des morts ou à la Toussaint, mais on n'invitait pas au bain, de la part du mort, les indigents de l'endroit: le bain était réservé aux mânes des défunts. Sous cette forme, la coutume est certainement plus primitive que celle qui se développa au moyen-âge dans les pays catholiques. C'est manifestement sous l'influence de l'Eglise catholique que les pauvres remplacèrent les défunts dans ces bains commémoratifs; et tout permet d'admettre que l'Eglise aussi prescrivit d'offrir un bain gratuit aux pauvres lors des fiançailles, au lieu du bain qu'on avait l'habitude de préparer pour les mânes des défunts, à cette occasion importante dans la vie humaine, pour se les rendre propices. Les coutumes traditionnelles des bains de fiançailles en Finlande le laissent entrevoir: en Finlande occidentale, c'était encore la coutume, il y a une génération, que les amies de la fiancée, pendant que celle-ci prenait

¹ J. Häyhä, *Kuvaelmia Itä-Suomalaisten vanhoista tavoista* (Descriptions des anciennes coutumes des Finnois orientaux), II, Helsinki, 1893, p. 7—8.

² Kriegk, *Deutsches Bürgerthum*, II, p. 22 et sqq.

son bain, se déguisassent en revêtant des costumes étranges, en partie confectionnés exprès; puis elles allaient devant l'étuve, avec des cloches, des grelots et des ustensiles métalliques bruyants, pour attendre la fiancée. L'une d'entre elles demandait à entrer et offrait une coupe de bière.¹ Or, des recherches ont établi que ces troupes masquées, qui apparaissent dans certaines fêtes annuelles, sont des symboles représentant des esprits, probablement ceux des défunts. Ainsi, comme le bain pour les âmes, le bain des fiançailles était en connexion avec la visite des défunts et l'offrande de la bière.

Les bains pour les âmes en Finlande sont décrits par Erik Castrén en 1754 dans sa thèse sur les conditions de la région de Kajaani. On les préparait aux abords de la Toussaint, lorsqu'on célébrait la fête de la croissance, de la fertilité et des morts. Dans le crépuscule de la veille de la fête, les paysans sortaient à la rencontre de leurs hôtes invisibles, les défunts, et les menaient dans l'étuve où le bain attendait et où l'on avait préparé un banquet pour eux. Le maître du logis les servait, puis il les reconduisait dehors au crépuscule du lendemain, la journée des morts.² En Scandinavie par contre, on avait la coutume, à Noël, fête dont les cérémonies rappellent sur tant de points celles de la Toussaint, de chauffer un bain pour les défunts la veille de la fête, avant le repas.³ Pendant la nuit de Noël, qui était tout particulièrement celle des défunts, on pouvait aussi voir l'avenir. Les jeunes filles qui désiraient connaître l'avenir, devaient s'enfermer toutes seules dans l'étuve, avec trois coupes d'eau-de-vie, de bière et d'eau. Elles voyaient alors apparaître celui qui serait leur mari: il prenait l'une des coupes, selon qu'il était riche, aisé ou pauvre. Ainsi, dans l'étuve, à l'endroit même où la fiancée avait coutume d'offrir sa virginité aux défunts, la fille pouvait voir, par l'entremise des défunts, son futur époux.

Le bain dans l'étuve appartenait donc aux cérémonies des fêtes de famille, comme à celles des principales fêtes annuelles, la Toussaint et Noël. Il n'était aucunement une accoutumance commune, mais bien une partie essentielle du programme, en connexion avec

¹ Länsi-Suomi (Finlande occidentale), II, p. 47.

² Kaarle Krohn, Suomalaisten runojen uskonto (Le religion des poésies finnoises), Helsinki, 1914, p. 53.

³ Martin P:n Nilsson, Årets folkliga fester (Les fêtes populaires de l'année), Stockholm, 1915, p. 237—38.

l'offrande et directement avec le banquet de fête. Ces bains de fête sont connus dans la majeure partie du vaste territoire géographique où on utilisait des étuves. En Finlande comme ailleurs. Mais il faut probablement en rechercher l'origine hors de la Finlande, chez les peuples germaniques ou slaves.

5.

Les bains de fête peuvent certainement être expliqués à l'aide de l'instinct. L'instinct naturel demandait qu'on se débarrassât de la saleté quotidienne en l'honneur de la fête. Le lavage, aux yeux des hommes primitifs, avait en outre un effet symbolique. L'eau n'enlevait pas seulement la saleté, mais aussi tous les maux qui avaient fondu sur le corps humain, que ce fût une maladie, un défaut naturel ou un délit. Les cures de tout genre au moyen de l'eau reposent au fond sur cette croyance¹, que l'église chrétienne a elle aussi adoptée, en faisant du baptême de l'enfant un moyen de chasser le démon et en prescrivant que les moines, qui devaient pour le reste négliger les soins de leur corps, devaient pourtant se laver en l'honneur des principales fêtes religieuses, Noël et Pâques. Mais le feu aussi était considéré comme possédant une vertu particulière de purifier. M. Holmberg-Harva a en effet émis l'hypothèse que l'étuve finlandaise serait née du désir de réunir les deux forces purificatrices les plus puissantes, le feu et l'eau.²

Il faut y ajouter l'action vivifiante et tonique du bain dans l'étuve. Et l'efficacité de cette rénovation était certainement la plus active aux abords des grandes fêtes, lorsque quelque phase de l'année ou de la vie cédait la place à une nouvelle, et lorsque tout ce que l'on faisait avait une teinte symbolique et prophétique. Dans ces moments de transition, il semble bien que l'instant le plus important et le plus décisif ait été celui du bain de fête. On le remarque le mieux à Noël, au moment où les longs travaux de l'automne et les besognes de décembre prennent fin soudain à l'occasion du bain de la fête de Noël et où commencent les douze journées des fêtes de Noël. Il en est de même pour la Toussaint, date où prenait fin l'année économique et

¹ Hugo Magnus, *Die Volksmedizin, ihre geschichtliche Entwicklung und ihre Beziehungen zur Kultur*, Breslau, 1905, p. 104.

² Aika, 1917, p. 12.

où commençait la nouvelle. Le bain des fiançailles, avec le sacrifice de la tresse, marquait un changement encore plus important, puisqu'il effaçait symboliquement la période de la virginité et intronisait une ère nouvelle; c'est le cas aussi pour le baptême qui, très probablement, avait lieu jadis immédiatement après la naissance et qui, tout en éloignant le mal, transmettait à l'enfant une nature nouvelle indiquée par le nom. Il est enfin probable que le bain du samedi impliquait en quelque manière le dépouillement de l'existence quotidienne et la réception de l'existence festive. En un mot, dans le bain de fête, l'homme dépouillait son être précédent et renaissait.

Il semble même que, aux yeux du peuple, la veille de la fête avec le bain et le banquet ait constitué le sommet des festivités. C'est à cette soirée et en quelque mesure aussi à la nuit suivante que se rattachaient presque toutes les croyances et coutumes des fêtes annuelles, tandis que les jours mêmes des fêtes étaient fort incolores ou portaient une empreinte tardive, chrétienne.

Selon la conception antique du peuple, ces moments de transition étaient tout particulièrement dangereux, parce qu'alors l'homme se trouvait plus exposé que d'habitude à l'influence du monde des esprits. La nuit qui précédait la fête était le temps où les esprits circulaient. Et il n'était pas prudent de les déranger, car ils pouvaient se fâcher, voire emporter ceux qui les tracassaient.¹ C'est pourquoi l'usage général semble avoir été, chez les peuples germaniques comme chez les finno-ougriens, de faire les offrandes aux esprits soit à la tombée de la nuit, soit au point du jour.² D'après la vieille conception des Germains, le démon des eaux se montrait dans le monde des humains dès la tombée du crépuscule; pendant la nuit, on entendait seulement ses lamentations dans l'eau. On retrouve un écho de cette croyance dans la tradition de Halikko, qui dit qu'il est dangereux d'aller prendre le bain de fête dans l'étuve après neuf heures du soir, parce qu'on entend alors de petits enfants pleurer sous le plancher.³ Dans le sud du Häme, on croyait que les esprits tracassaient les gens qui se baignaient après le coucher du soleil; ils jetaient l'eau sur les

¹ A. Th. Bööök, *Vanhankansan tapoja ja taikoja* (Coutumes et superstitions des anciens), Hämeenlinna, 1912, p. 16.

² Uno Holmberg-Harva, *Die Wassergottheiten*, Helsinki, 1913, p. 192.

³ Niilo Kallio, *Halikon hakoniskat* (Les portefaix de Halikko), II, Porvoo, 1922, p. 91.

pierres si fort qu'il fallait se sauver de l'étuve, ils faisaient bouillir l'eau sur l'estrade et frappaient sur le seau au point que l'eau rejaillissait jusqu'au plafond. Cette circonstance explique aussi la coutume de la Toussaint, selon laquelle les paysans allaient recevoir les esprits des défunts au crépuscule, pour les reconduire le lendemain à la même heure. Le moment du bain de fête était donc en même temps celui de l'arrivée des esprits et aussi celui de l'offrande. Ce qui montre à quel point cette croyance était profondément ancrée dans la conscience populaire, c'est que le médecin suédois Benedictus Olavi conseilla en 1578 dans son livre de médecine de s'abstenir de tout travail et de tout jeu au lever et au coucher du soleil.¹

Dans ces conditions, il est certain que le bain de fête rénovateur a appartenu aux cérémonies symboliques destinées à empêcher les esprits de nuire et à les inciter à accorder du succès aux habitants de la maison, et de la prospérité aux troupeaux et aux champs. Quand les esprits se mouvaient, il fallait éviter tout bruit. C'est pourquoi, tandis qu'on était dans l'étuve à la Toussaint et au Carnaval, il fallait se baigner en grand silence, et une atmosphère grave et solennelle régnait pour le reste dans l'étuve. Les vieillards bénissaient la vapeur et en sortant ils enseignaient les prières aux enfants. Si quelqu'un commettait un acte indécent dans l'étuve, on croyait que le génie de l'étuve lui enverrait un trachome ou un abcès.² C'est avec cette acception que le bain a dû faire partie des cérémonies de toutes les fêtes annuelles et pas seulement de la Toussaint et de Noël. C'est ce qu'indiquent déjà les bains efficaces de la fête du printemps dans l'Allemagne du moyen-âge et les bains de la Saint-Jean qui furent interdits comme une survivance magique. En effet, Pâques, Pentecôte et Saint-Jean étaient, tout comme la Toussaint et Noël, des moments où les esprits aimaient à circuler. L'étuve représentait en outre d'une manière symbolique l'humidité et la chaleur créatrices de vie que l'on cherchait à provoquer à l'aide des cérémonies des fêtes annuelles, des libations de bière et d'autres offrandes. Le malt qu'on

¹ Benedictus Olavi, *Een nyttigh Läkerebook* (Un utile livre de médecine), Stockholm, 1578, fol. CVI.

² Cf. Ilmari Manninen, *Die dämonistischen Krankheiten*, p. 130. — Häyhä, *op. cit.*, III, p. 61—62. — Helmi Helminen, *Syysjuhlat* (Les fêtes de l'automne), Porvoo, 1929, p. 49. — S. Pälsi, *Vanhaa ja katoavaa* (Ce qui s'en va), Helsinki, 1921, p. 132 sqq.

faisait germer et amollir sur l'estrade de l'étuve était comme le symbole de la croissance ardemment désirée; et ce malt donnait la bière qu'on utilisait pour les offrandes dans les étuves et dans les banquets.

6.

Ce caractère d'offrande se manifestait dans le jet de l'eau sur les pierres du fourneau. Et pas seulement parce que, de cette manière, on présentait aux esprits l'offrande de la chaleur humide. Les nuages de vapeur d'eau exerçaient sur l'imagination vulgaire, engourdie, une action étrange, réconfortante, sympathique. C'étaient eux qui, de la façon la plus décisive, faisaient passer l'homme d'un état à l'autre et qui, tout comme l'absorption de boissons enivrantes, le transportaient d'un seul coup de la monotonie de la vie quotidienne dans un état de béatitude nouveau, état dans lequel on croyait que l'être humain pouvait plus facilement entrer en relations avec le monde des esprits. Et de fait, chez certains peuples primitifs, comme les Indiens de l'Amérique du centre et du nord, on utilise les bains sudorifiques ou d'étuve comme un moyen propre, au même degré que les boissons alcooliques, à établir le contact avec les esprits. Il n'est donc pas étrange que chez les Finnois aussi les esprits aient manifesté leur puissance dans la vapeur de l'étuve.

Dans certains bains importants, par exemple lorsqu'on étuvait des malades, on s'adressait expressément aux esprits, par des prières et des incantations, tandis qu'on provoquait la vapeur chaude. Car le peuple peuplait d'esprits l'étuve; on parlait des démons de l'étuve et de la terre, on s'adressait même à la vapeur comme si elle eût été un être vivant. Mais les solennels bains d'offrande auxquels participaient tous les gens de la maison, les parents et les domestiques, à l'occasion des fêtes de famille ou des défunts, font cependant douter que les offrandes dans l'étuve aient été adressées uniquement aux esprits des défunts ou des ancêtres, et qu'à l'origine les démons de l'étuve aient été les esprits des défunts. Quoi qu'il en soit, leur influence, qui se manifestait dans la vapeur, pouvait apporter, selon la croyance populaire, soit le bonheur, soit la ruine, dépendant de l'humeur des esprits et du fait qu'ils agissaient ou non d'une manière vivifiante dans la vapeur. Si les choses vont mal, la vapeur ou le démon de l'étuve peut provoquer une maladie des yeux ou quelque

autre fléau.¹ Le mot finnois »löylynlyömä» (littéralement: frappé par la vapeur), qui signifie »un peu toqué», montre clairement les conséquences produites par un démon mal luné.

Dans certains cas délicats, l'action de lancer l'eau sur les pierres du poêle était presque comme un recours au jugement de Dieu, et l'on s'y préparait à l'avance. C'est ainsi que le fourneau devait être chauffé avec du bois châblis et qu'il fallait puiser l'eau dans une source ou une rivière coulant vers le nord. En jetant l'eau sur le poêle, on priait les esprits de donner à la vapeur une efficacité salutaire. Durant l'époque chrétienne, Dieu ou la Vierge Marie ont fini par remplacer les démons de l'étuve dans ces conjurations. C'est ainsi qu'on disait à Liminka en 1678:

Vierge Marie, ô bonne mère,
O pure femme irréprochable,
Fais naître une vapeur de miel,
Une bonne vapeur d'étuve.²

En Carélie, il y a une génération encore, les malades demandaient non seulement que Dieu vînt dans la vapeur pour leur rendre la santé, pour supprimer la vapeur excessive et pour dissiper la mauvaise chaleur, mais encore:

Toute l'eau que je vais jeter
Sur les pierres chaudes du poêle,
Qu'elle se change en miel bien doux,
Coule comme de l'hydromel!
Qu'un fleuve de miel se répande,
Qu'un étang d'hydromel pénètre
A travers les pierres du poêle,
A travers l'étuve de mousse.³

Dans le Kalevala aussi, la vapeur est munie de l'épithète »mielleuse, de miel». Comme le miel fut jadis un remède populaire très

¹ Manninen, Die dämonistischen Krankheiten, p. 130 et sqq. — Häyhä, Kuvaelmia, II, p. 7.

² Hämeen kansan vanhat loitsut (Les vieilles formules magiques du peuple du Häme), Jyväskylä, 1915—1916, III, p. 86—87. — Rafael Hertzberg, Bidrag till Finlands kulturhistoria på 1600-talet. Vidskepelse (Contribution à la connaissance de l'histoire culturelle de la Finlande au XVIIe siècle. Superstitions), Helsingfors, 1889, p. 65.

³ Häyhä, Kuvaelmia, II, p. 7.

apprécié qu'on utilisait aussi dans les offrandes, il est licite de supposer que l'eau jetée sur le poêle pour baigner un malade était primitivement conçue comme correspondant à l'hydromel, peut-être même à la bière aussi, qui était sans exception la boisson des offrandes dans l'étuve. Un trait constant dans les sacrifices des peuples vivant à l'état naturel est que les offrandes d'aliments et de boissons ont été remplacées ultérieurement par des corrélatifs de moindre valeur qu'on imposait aux esprits comme vrais. On possède même des renseignements sur des offrandes de boisson qu'on jetait sur le poêle de l'étuve. C'est ainsi qu'on avait l'habitude en Russie de se servir de bière pour produire de la vapeur et même de s'humecter soi-même avec de la bière, et, lorsqu'une étuve neuve était chauffée pour la première fois, on getait du sel sur le four.¹ En Carélie russe, lorsqu'on étuvait un enfant atteint de la variole, on produisait de la vapeur avec de l'eau-de-vie, de la lie de bière ou de l'eau de pétrissoire, et l'étuveur disait: Voici pour vous, chers hôtes, de la boisson et des cadeaux, rendez à l'enfant la santé et la paix.² Ainsi, dans le roman de Kivi (Les Sept Frères), lorsque Juhani veut qu'on jette sur le poêle, en guise d'eau, deux pots de bière, il ne fait que rappeler inconsciemment une tradition antique.

On ne peut s'empêcher de comparer cette offrande de vapeur aux libations de boisson qu'on avait coutume d'offrir la veille des fêtes au génie de la maison. Dans les régions suédoises de la Finlande, on répandait de la bière, la veille de Noël, pour les génies du logis, dans les coins de la salle ou à la place d'honneur au bout de la table. On ne sache pas qu'on en ait jeté sur l'âtre, dans ces régions. Mais chez les Votiaques, on faisait des libations de bière et de sang sur le foyer qui devenait ainsi en quelque sorte l'autel des esprits. On a conservé en Finlande des survivances de ce culte du foyer. Jadis, en effet, la croyance générale était que celui-ci devenait génie de la maison qui avait allumé la première flamme sur le foyer, ou encore celui qui était mort le premier dans la maison. On croyait aussi qu'il y avait dans les maisons des génies du feu qui logeaient dans trois foyers dont on ne savait pas sur lequel on avait fait du feu pour la première fois. On raconte qu'on y plaçait, sur chacun, une monnaie

¹ Dmitrij Zelenin, *Russische Volkskunde*, Berlin et Leipzig, 1927, p. 254—256.

² Manninen, *Die dämonistischen Krankheiten*, p. 142—143.

de trois pays et qu'on y prélevait comme matière magique une quantité de cendre correspondant au poids de la monnaie.¹ En relation avec la fête de la Toussaint ou des morts s'est conservée une ancienne tradition qui souligne l'importance de l'âtre. Le matin de la Toussaint, dans le Savo, une bande de jeune gens, de vieillards et de femmes parcourait les villages en réclamant de la nourriture et en menaçant de briser les foyers si on la leur refusait. En 1623, les habitants de Kokemäki accusèrent leur pasteur d'avoir brisé les foyers des fermes il y avait 25 ans de cela, alors qu'il était écolier, probablement parce qu'il n'avait pas reçu l'aumône due aux écoliers. Il est fort possible que ces bandes errantes et ces pauvres mendiants aient représenté, selon la manière connue par les fêtes du moyen-âge, des défunts qui, offensés par le refus de l'offrande, menaçaient de briser les autels où on les honorait.²

Mais dans les communautés primitives, il n'y a guère eu de différence entre la libation de boisson dans la salle et celle de vapeur dans l'étuve. Dans les deux cas, on la faisait sur le carré de pierres qui servait à la fois d'âtre et de poêle. Ces carrés de pierre étaient jadis largement répandus sur notre globe et consacrés comme des autels pour les ancêtres. C'est le cas, par exemple, des autels consacrés du monde antique, au pied desquels se trouvait jadis la tombe des ancêtres et sur lesquels on faisait des libations avant le repas de fête aussi bien lors des mariages et des enterrements que lors de la commémoration anniversaire des défunts. Le foyer était alors à la fois l'autel des ancêtres et le signe de leur tombe. C'est donc là qu'habitaient les esprits des ancêtres. Plus tard, lorsque l'étuve devint un bâtiment séparé du logement et inutilisé durant les jours ouvrables, tout en restant naturellement au début au bord de l'eau, il fut naturel que les croyances et les rites du culte des ancêtres s'y rattachassent plutôt qu'à la salle d'usage quotidien. C'est ainsi qu'en Finlande aussi l'étuve devint le temple de la croyance finnoise aux esprits et le siège de la médecine magique.

¹ Gabriel Nikander, *Fruktbarhetsriter under årshögtiderna hos svenskarna i Finland. Folkloristiska och etnografiska studier, I* (Les rites de fertilité pendant les fêtes annuelles chez les Suédois de Finlande), Helsingfors, 1916, p. 220 et suiv. — Krohn, *Suomalaisten runojen uskonto*, p. 86 et sqq.

² Collection Reinholm. Toussaint. Musée National à Helsinki. — *Kokemäen käräjain pöytäkirja* 25 p. syysk. 1623. Archives de Finlande.

7.

A côté de la vapeur, la fustigation avec un faisceau de ramilles eut aussi un caractère magique. Surtout lorsqu'on étuvait un malade. On cherchait les éléments du faisceau dans neuf différentes circonscriptions cadastrales, on renforçait leur efficacité en les plongeant dans les sources rituelles avec récitation de formules, etc. On utilisait ces faisceaux dans toutes sortes de maladies et de défauts, aussi bien physiques que spirituels, et dès le plus jeune âge. Au XVIIIe siècle, on sait qu'on a battu avec des faisceaux des enfants pleurnichards, sur l'estrade de l'étuve, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu connaissance; et pendant plusieurs jours, ils n'avaient plus la force de crier.¹ Si les pleurnicheries recommençaient, on renouvelait le traitement. On battait aussi des enfants plus âgés, moitié par jeu dans la suite, pour les rendre appliqués et casaniers. Les pères étuvaient leurs fils en récitant pour eux-mêmes les paroles suivantes: marmots, marmittes, casseroles, râteaux, fourches, outils à foin, mange l'épeautre, mange la balle et la paille de ton propre champ, mais ne file pas au village! Enfin, il était général qu'on étuvât la chance au mariage pour les gens qui étaient sur le point de rester célibataires. On baignait même les filets pour y attirer de bonnes pêches et les alambics afin que l'eau-de-vie eût bonne saveur. La fustigation avec le faisceau a donc été à la fois un moyen magique et un instrument pour le bain dans l'étuve.²

C'est à ce titre qu'elle se rattachait aux aspersiones d'eau, aux flagellations et aux fouettages qu'on rencontre dans les offrandes des peuples primitifs et dans les cérémonies des fêtes de famille et annuelles. Le but de tous ces actes était de favoriser la croissance, la fertilité, la santé et le bonheur. Un usage courant était de frapper les bêtes du sacrifice avec des rameaux humides. On recourait aussi à des aspersiones de ce genre pour provoquer des pluies en temps de sécheresse. Cette coutume a été notée en Allemagne déjà aux abords de l'an 1.000: une fille nue était conduite sur la berge de fleuve où d'autres jeunes filles la frappaient avec des rameaux humides.³ C'était donc à moitié un bain dans l'étuve, mais sans chaleur ni vapeur, car

¹ Finska hushållningssällskapets handlingar, II, p. 318.

² Kirjallinen kuukauslehti, 1871, p. 214.

³ Nilsson, Årets folkliga fester, p. 103.

il s'agissait d'obtenir de l'humidité, et pas de la chaleur, pour les cultures. On sait que les sortilèges destinés à obtenir la pluie, auxquels cette coutume-ci se rattache aussi, ont été très communs en Europe orientale, la patrie pauvre en pluie de l'étuve.

On considérait qu'il suffisait même de battre avec un rameau sec ou une verge pour encourager la croissance, la santé et le bonheur. Naturellement, cela n'était possible qu'à des époques importantes où cette fustigation avait une valeur symbolique. C'est ainsi qu'on traitait le bétail au printemps pour la première fois lorsqu'on le lâchait dans les pâturages, et en Suède on choisissait ce moment pour donner aux chèvres leur nom.¹ En Finlande orientale, comme en Russie, on connaît les flagellations du dimanche des Rameaux, exécutées par des garçons, des vieillards et des femmes (donc les mêmes personnes que dans les cortèges de la Toussaint). Avec des rameaux, ils tapaient sur le dos de la fermière en chantant:

Je bats, je bats avec les verges,
Je frappe avec les brins de saule
Pour rendre frais, pour rendre sain
Durant toute l'année suivante:
A la fermière chance en vaches,
A son mari chance en taureaux,
Pour leur jeune bru chance en chèvres,
Pour leur fille chance en mari, etc.

Au début, ces fustigations magiques avaient eu un caractère beaucoup plus rude. On frappait souvent jusqu'au sang. Les coups devaient extirper le mal, tout en guérissant et rendant heureux. Tel était entre autres le but de l'usage des verges du mardi gras, et aussi de celui de battre les enfants, connu au moyen-âge, lors des grandes fêtes annuelles, la veille de Noël et le matin du Vendredi Saint. Ce fut en tout cas la coutume en Allemagne, en Scandinavie et même en Finlande. C'est ainsi que dans les instructions du calendrier de l'évêque Brask, de Linköping, au début du XVI^e siècle, on prescrivait que la veille de Noël il fallait lire à haute voix la loi du domaine

¹ J. V. Broberg, *Bidrag från vår folkmedicins vidskepelse till kännedom om våra äldsta tider* (Contributions des superstitions de notre médecine populaire pour la connaissance de notre antiquité), Stockholm, 1878, p. 27.

et que les petits domestiques »devaient perdre la peau de leur dos» en récompense de leurs fautes.¹ Les verges ont même fait partie aussi des cérémonies des fêtes de famille: pour les enfants, avant de les mener au baptême, et pour les fiancées avant leur départ de la maison paternelle. La fustigation a ainsi été utilisée aux mêmes fins que le bain dans l'étuve: pour extirper le mal et pour apporter le bonheur, lorsqu'on quittait un état pour entrer dans un autre. En langue finnoise, les mots qui signifient »rossée», »bastonnade», sont empruntés à la terminologie de l'étuve.

Il se peut que l'aspersion avec de l'eau glacée se soit rattachée dès l'antiquité à la fustigation avec le faisceau de ramilles. Chez les peuples de l'Europe centrale et orientale, vers la fin du moyen-âge et au début des temps modernes, cet usage fit généralement partie des châtiments infligés. A la fin du XVIe siècle, le sévère évêque Angermannus matait les membres rétifs et récalcitrants de ses paroisses avec tant et tant de seaux d'eau froide. L'aspersion d'eau froide s'est maintenue, en tant que cérémonie festive, dans la fête dite du Jourdan chez les Russes. Olaus Magnus raconte comment, à une date fixée, au début de janvier, on punissait avec des aspersion d'eau glacée les gens qui, à Noël, s'étaient montrés impertinents envers leurs maîtres ou leurs seigneurs, qui avaient proféré des jurons ou provoqué des rixes. Dès que le jugement était prononcé, on emmenait les condamnés en procession, accompagnés par les témoins, les accusateurs et les juges, au son des trompettes et au roulement des tambours, jusqu'à une ouverture dans la glace où on les aspergeait.² La date de cette cérémonie, au début de janvier, concorde certainement avec la fête du Jourdan, le 6 janvier, qui fut célébrée durant les premiers siècles de l'ère chrétienne en souvenir de l'incarnation du Christ, puis de son baptême. Chez les Votiaques, à cette fête du baptême du Christ correspondait une fête payenne de l'eau, marquant la fin de la période consacrée au génie de l'eau et signifiant symboliquement l'expulsion de ce génie. Les cérémonies de cette dernière fête comprenaient une procession de jeunes gens qui

¹ Erik Arnell, *Bidrag till biskop Hans Brasks lefnadsteckning* (Contribution à la biographie de l'évêque Hans Brask). Stockholm, 1904, p. 93. Troels-Lund, *Dagligt Liv i Norden*, VIII, p. 85.

² Olaus Magnus, *De gentibus septentrionalibus*, p. 527.

se rendaient d'étuve en étuve, et des prédictions sur l'avenir.¹ Les aspersion d'eau froide périodiques avaient donc lieu aux mêmes dates importantes que les fustigations périodiques avec les faisceaux et les cérémonies de l'étuve.

Ces coutumes sont très probablement apparentées aux traitements auxquels on soumettait les débutants, par exemple à l'occasion d'un premier voyage en ville ou à la foire, ou encore aux rites lors de la réception des élèves dans les écoles latines ou à l'université. D'une part les purifications allégoriques, de l'autre les coups, le frottement des corps du haut en bas, puis les aspersion d'eau froide ou les lavages à la neige sont en tout cas particuliers aux cérémonies de réception dans les écoles et les universités. Leur but était d'arracher les dernières bribes de l'existence antérieure inculte et vile et de préparer le novice à une vie nouvelle et meilleure. C'était à la fois une épreuve d'endurance et de virilité. On trouve le même caractère aussi dans les rudes étuvées du passé, qui étaient le moyen par lequel un peuple robuste et endurci veillait à ce que la race restât viable dans les confins arides et lugubres du Nord.

¹ Holmberg, *Die Wassergottheiten*, p. 91—92.